

L. D'ASCO

E. DESCLAUZAS

RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENT

France... Étranger... On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois...

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 27, rue de Clignancourt, Paris 6, place des Terreaux, 6, Lyon

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI À PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire; Pour ce que rive est le propre de l'homme. François RADELAS.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

France... Étranger... On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RÉCLAMES

sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER 11 rue Confort, Lyon Paris, à l'Agence HAVAS 8, place de la Bourse

LES DÉPUTÉS A 8,000 FRANCS

Tirage justifié 55,000 EXEMP.

ÉDITIONS DE LA "BAVARDE" 1re édition - Paris... 2e - Lyon et la région... 3e - Marseille et le midi... 4e - Nancy et l'Est... 5e - Bordeaux, Havre et Ouest... 6e - Belgique.

La Bavarde, est en vente, le jeudi Paris et Lyon, le vendredi en province et en Belgique.

DÉPUTÉS AUX 16,000 FR.

S'endonne-t-on du mal pour savoir comment ils s'appellent? Les journaux sont suspendus aux lèvres de Boland. « Ça me remet en mémoire, disait Coquelin-Nestor, Boland à Ronchevaux! Oh! les à peu près. La France meurt des à peu près. Enfin, bref, c'est Boland qui sait le secret. Il connaît les deux coupables, lui; il promet qu'il va les nommer; puis, non, il réfléchit: demain. Tu veux bien, mais tu ne veux pas, ton cœur te dit: oui, ta main repousse. Chante le délicieux poète Catulle. M. Boland a ses hésitations de jeune femme et de petite chatte. Il semble que le nom tant attendu va tomber, puis va te faire lan laire, rien ne tombe du tout-rien que les trésors du corset de Cora Pearl. Et ça vous embête, héin! les petits curieux, vous voudriez bien savoir. Oh! comme mardi, vous allez vous jeter sur les journaux... remarquez, lecteurs chéris, que j'écris cette chronique lundi soir, en plein café de Madrid, à côté du mime Paul Legrand et du célèbre Étienne Carjat. Tenez, ça m'ennuie de vous voir languir. Au fait, combien me donnez-vous si je vous les cite? La Bavarde a leurs noms sur le bout de sa langue: qui veut les chercher?

An lieu de demander à M. Boland, qui est un joli farceur, la divulgation de ce mystère, il suffirait tout simplement à M. Barodet et à ses collègues de nous interroger. Nous savons tout, mais par métier — comme les vases de Sévres qui ont un œil au fond — nous ne disons rien. De temps en temps, une petite indiscrétion, cependant, pour n'en pas perdre l'habitude.

En cette circonstance, nous étions mieux renseignés que n'importe qui, car nous connaissons M. Boland de longue date. Il est venu nous offrir de traiter l'affaire en question, mais, au premier mot, la rédaction s'est drapée dans sa dignité — une belle dignité toute neuve doublée pour l'hiver. — Pour qui s'est écrié: Desclauzas-le-Caton, pour qui nous prenez-vous? Nous acceptons un verre de bière, quelquefois, un pot-de-vein, jamais! « Il était vraiment beau d'indignation; son œil glauque lançait des éclairs. M. Boland paraît terrifié. A la porte, Karl Muntz « très fort sur l'histoire », comme dit Thamar, prit le financier belge par le pan de son habit et, le secourant comme un prunier, lui jeta à la face ces mémorables paroles du roi Jean II: « Si la justice et la bonne foi étaient bannies du reste de la terre, on les retrouverait dans les bureaux de la Bavarde. »

C'est de là que M. Boland est allé trouver les deux députés. Ils ont été plus convenables que nous. Ils ont tiré un peu sur leur conscience, « comme elle était élastique, elle s'est allongée... allongée... allongée. A la fin, elle avait une longueur de 8,000 francs. Ils espéraient que ça ne se verrait pas — en courant vite. Même ce jour-là, ils discoururent dans les couloirs et parlèrent avec véhémence contre ces infâmes journalistes qui tirent à la ligne. « Brutus est un pleutre, dit le plus gros, il s'est écrié que la vertu n'est qu'un nom? — La vertu est une chose, ça existe. — Certainement, ça existe, pensa mentalement le second; la preuve; c'est qu'on peut s'asseoir dessus. » Mais voilà que ce satané Boland vend la mèche. M. Laisant part en guerre et depuis un mois on ne cause que de ça. Dame! on a mis plus d'un nom en avant, ce qui n'est peut-être pas très honorable pour la Chambre. Il y a deux types tarés là-dedans, écrit M. Laisant et chacun pense à part. Parheur! c'est un tel et un tel; et chacun émet deux noms dif-

ferents. C'est cramponnant! A l'heure actuelle je ne souhaiterais pas d'être député. Il arrive lorsqu'un M. Durand, boulangier, a été condamné, que les journaux usent de la protestation d'une foule de Durand condamnés. Sénateurs ou peintres en bâtiment qui déclarent « n'avoir rien de commun avec le Durand arrêté pour vol, assassinat ou faux en écriture privée, ce qui m'étonne, c'est que certains députés, sujets à caution n'aient pas écrit. « X, député, à l'honneur de porter à la connaissance deses concitoyens qu'il n'a rien de commun avec le député aux 8,000 fr. »

Tout ce bruit autour de ces deux pauvres diables amuse la chronique, mais eux, pas du tout. Je les connais très intimement. Et sans les citer je puis bien dire dans quelles tranges ils sont plongés. Quand M. Laisant eut lancé sa fameuse diatribe, ils assistaient à la séance le couteau à papier s'échappa de leurs mains. Ils furent pris d'une colique insensée et l'huissier doit se souvenir de deux honorables qui demeurèrent si longtemps dans ce cabinet que M. Ferry ne présida pas.

En rentrant chez eux, ils tombèrent accablés dans un fauteuil. Las! ma bonne, dirent-ils, le pot-aux-roses est découvert. Ça s'est su: il a parlé... on nous cherche. Ils ont dû ne rien changer à leurs habitudes. Ils ont offert le thé le jour ordinaire, mais les invités n'ont causé que des coupables de Boland. Mon ami, a dit un de leurs confrères, la honte sera bientôt effacée. Paris annonce que M. Boland parlera demain.

Ils ont des nuits affreuses: ils se réveillent en sursaut. Ils ont vu fuir le sommeil le plus craintif de anges, selon Hugo. Ils ont des cauchemars insensés. Ils entendent les 16,000 fr. tinter à leur oreille comme un glas. C'est lugubre. Ils n'osent plus ouvrir à personne, sans demander qui est là! La moindre allusion les bouleverse. Tantôt c'est un courtier qui veut leur offrir des échantillons de vin; tantôt c'est la bonne qui demande: « Monsieur, faut-il monter pour le dîner, un pot-de-vein! »

Leur existence est empoisonnée. Le poète a écrit le dernier jour d'un condamné. Mais qu'est-ce en comparaison de ce dernier jour d'un député? Encore aujourd'hui à passer pour honorable... demain Boland aura parlé...! Oh! comme les minutes sont longues à tomber. Boland-Guillotine s'apprête dans l'ombre. La dénonciation-couperet scintille. Ils entendent la vague rumeur des foules. L'exécuteur des hautes œuvres: Laisant attend sa proie. C'est l'heure. Mais Boland n'a pas parlé! la guillotine n'a pas laissé grincer son triangle dans la rainure. La dénonciation n'est pas tombée sur leur cou, tranchant leur mandat. Ils sont sauvés. Huit jours de grâce encore... mais, à la fin de la semaine, les mêmes tranges leur tombent les entrailles.

O châtiment cruel! inexorable! La goutte de sang de la conscience humaine se transforme en goutte de vin... Ils ont beau fuir comme Cain fait l'œil, la goutte tombe toujours, toujours. Jamais pareil supplice ne fut réservé aux mortels. Nous venons de les quitter, ils sont devenus méconnaissables, jaunes comme des coings. Ils ne boivent ni ne mangent plus. La situation n'est pas tenable à la fin, mieux vaut liquider cette affaire-là tout de suite. Maintenant, vous savez, si vous ne trouvez personne, dites que c'est moi. — L. D'Asco.

L'INCONNUE

Causerie avec une étoile

Quelle est donc cette belle étoile Qui se balance à l'horizon, Et soulève à demi le voile Que la nuit tend sur notre front. Mais loin, bien loin de notre monde, Pressant sa course vagabonde, Ne vient jamais dans notre ciel, Et qui nous sourit suspendue Dans cette atmosphère incon nue, In saisissable à tout mortel? Dis moi, blonde nymphe, ma mie, Quand tes rayons silencieux Caressent la terre endormie, Quel est ton chemin dans les cieux? Sur ta radieuse carrière, Entre les filles de lumière, Quel est ton nom, bel astre d'or? Es-tu Wéga, chère au poète, Ou celle qui dans la tempête Guide le cocher vers le Nord?

Des étincelantes monades... Tu verras scintiller mes sœurs; Moi, je suis l'étoile inconnue Aux mystérieuses splendeurs. Tus savants ne m'ont point nommée; Pourtant je suis la bien-aimée Dont le diadème d'or fin Vers les pays bleus vous attire. Et chacun de vous me désire... Inusés! mon orbite est sans fin.

L'ÉTOILE Ami, cherche bien sous la nue, Tu verras scintiller mes sœurs; Moi, je suis l'étoile inconnue Aux mystérieuses splendeurs. Tus savants ne m'ont point nommée; Pourtant je suis la bien-aimée Dont le diadème d'or fin Vers les pays bleus vous attire. Et chacun de vous me désire... Inusés! mon orbite est sans fin. Je ne suis qu'un rayon d'or, Un rêve qui n'a plus de nom, Endormi dans l'azur limpide, Or frissonnant à l'horizon; Mais, blanche vision en fuite, Quand s'élançant à ma poursuite Tes yeux, ton génie et ton cœur, Alors je souris sous la nue. Car je suis l'étoile inconnue, O mortel, je suis LE BONHEUR.

JEHAN DU LAC Mais alors, dis-moi, ma déesse, Pourquoi le Père des humains Dans une éternelle tristesse Laisse-t-il se tordre nos mains, Et, sous les voûtes azurées, Allumant vos lampes dorées, Fit-il briller leur rayon clair, Si vous devez, filles du vide, Glissant de notre étroite arde, Fuir dans l'inaccessible éther? Je suis jeune, et j'aime les Anges; Je veux m'envoler avec toi Dans les immensités étranges Où montent l'Amour et la Foi, Où, sous les herbeaux de lumière, Bien loin des filles de la terre, Ma céleste houri s'endort... Bel astre, prête moi tes ailes Pour fuir aux rives éternelles Dans tes bras, ma mie au front d'or!

L'ÉTOILE Ami, si la pâle étrangère De ses royaumes enflammés Ne peut encor l'ouvrir la sphère, Ecoute, et ne maudis jamais! Vois-tu venir dans le ciel sombre, Du milieu des peris de l'ombre, Une nef de feu sur le noir? C'est ma sœur, c'est ma blanche aînée? Celle-là du moins t'est donnée, Car cette sœur a nom L'ESPOIR.

Espère, ami! — la belle étoile Qui se balance à l'horizon Un jour déchirera le voile Que la nuit tendait sur ton front. Alors, bien loin de votre monde, Quand sous leur chevelure blonde Souriront les filles du ciel, Tu viendras, pauvre âme altérée, Dormir avec ton adorée. Aux palais d'or de l'Éternel... Sténographié conforme JEHAN DU LAC.

TORTURE MILITAIRE

La torture est abolie; du moins, l'histoire le proclame. Des industriels montrent sur les places publiques les instruments destinés jadis aux prévenus ou aux condamnés, ignobles engins appartenant à l'arsenal des lois. Les femmes regardent avec des petits cris terrifiés les tonnelles, les coins, les herbes, les pincées, les chevalets qui écartelaient; les roues qui broyaient. On sort de ces musées, épouvanté. Et la justice actuelle avec sa prison préventive, son régime cellulaire, son échafaud honteux, semble une honnête bourgeoisie, douce comme une agneau. Les érudits connaissent le code civil; pas de trace de torture. Ils s'en tiennent à la pour croire à jamais disparues les pratiques des temps anciens. Ils ignorent deux codes: le code militaire et le

code naval. La torture abolie partout revit un peu dans le premier et tout entière dans le second. Personne n'y songe. On ne touche pas à l'uniforme. Le colonel Ramolot est chez lui, le maître brutal, cynique, emporté, mais il le faut. L'honneur du drapeau dépend de Ramolot. Ramolot est un demi-dieu, on ne porte pas la main sur Ramolot. C'est un tort. La caserne et le navire de guerre sont les deux forteresses des abus.

Il est deux heures. Un sergent est allé chercher sur le bois de la salle de police les hommes punis: enkoyés, fourbus, ces hommes sont peut-être coupables d'avoir mal recousu un bouton de guêtre, ou même simplement d'avoir répondu d'une façon qui a semblé inconvenante au caporal Bridou. Bridou, qui est une bête, a gagné ses galons parce qu'on l'a noté: bon soldat. A l'exercice Bridou a toujours saisi le commandement, car Bridou est une grosse brute qui ne pense à rien. Il n'a jamais répondu à ses chefs car il ne sait pas parler. Bonne note. Bridou n'est pas une mauvaise tête. Il est devenu le caporal Bridou. Il punit souvent pour réponse inconvenante; il est de taille à prendre récidive pour une femme et architecte pour une sottise. Or, Bridou est le premier échelon de l'autorité. Il a le droit, lui homme, de punir un homme. Il détient en ses mains le terrible pouvoir d'infirmer quatre jours de consigne ou deux jours de salle de police. Le caporal Bridou est un juge.

C'est par son ordre que des hommes sont à la salle de discipline. Un sergent est venu les chercher. On a équipé ces hommes, on leur a fait endosser un sac ayant l'ordonnance; ils ont serré leur ceinturon et pris leur feu. Ils sont allés ainsi contre le mur au grand soleil. Le sergent leur a fait faire l'exercice en décomposant les mouvements. Ils a fait rester immobiles l'arme en joue. Une minute, deux minutes, quatre minutes. Ces hommes n'ont mangé qu'une soupe dont ne voudraient pas les chiens; ils sont faibles. La sueur a aveuglé leurs visages. Les bras ont fléchi; vaincus par la fatigue les canons de fusil se sont abaissés... Alors terrible, le sergent a puni les coupables de quatre jours de salle de police. « Pour n'avoir pas gardé l'immobilité en faisant le peloton, » Le colonel Ramolot a augmenté la punition.

Ces malheureux recommenceront demain, après demain et huit jours en plus, pour un moment de défaillance physique. Si leur dignité d'homme proteste; si leur conscience se révolte, si un murmure sort de leurs lèvres, le conseil de guerre les attend. On les enverra en Afrique, casser des cailloux sous le bâton des gardes-chiourme sortes de misérables vomis par le bagne, pour faire la police du bagne.

Tous savent qu'il existe une torture appelée le peloton de chasse, ceux qui ont passé par la caserne. Mais une fois libres, ils l'oublient. Cette insouciance est un crime. Moi qui ai porté l'uniforme, qui ai connu ces ignominies, qui, à la Part-Dieu, ai vu des blancs-bees, puant le Lubin, frapper de leurs stikies, des recrus moins maladroites qu'ils n'étaient insolents; moi qui sais tout ce qu'il y a de révoltant, dans certaines punitions infligées aux soldats, je dénonce ces faits à la vindicte — non des lois trop lâches pour les réprimer — mais à la conscience publique assez hautaine pour les réprover.

Encore la caserne n'est rien auprès du vaisseau. Le commandant d'un navire peut être Souloque; à tous ces actes sont rattachés. Il a le droit de vie et de mort sur l'équipage, droit exorbitant qui est une insulte à l'humanité. Sait-on qu'il existe une punition appelée: la sa? Des hypocrites la disent abolie: de niais les croient. Eh bien! il existe toujours. C'est une torture. En voici la description: Le puni est couché sur une planche, on lui pose à la cheville droite du pied un anneau ovale, coupé par le bas, qui pèse de quatre cinq kilogs. A l'ouverture de cet anneau existent deux trous dans lesquels on passe une barre de fer de deux mètres de long. L'une des extrémités est terminée par une boule afin que le pied ne puisse pas se détacher; l'autre est pourvue d'un cadenas. Il y a tous les jours dans les ports militaires, plusieurs hommes condamnés à ce sup-

plément. Pendant dix ou quinze jours, ils demeurent ainsi attachés, obligés de tenir l'immobilité la plus complète. Un déplacement de 10 centimètres ne peut se faire qu'au prix des plus violentes douleurs. Quand on retire aux patients l'appareil du supplice, ils ont les pieds écorchés, bleuis, saignants, tuméfiés. Mais la chaîne simple ne suffit pas: elle laissait une jambe libre; l'un aviral humain inventa la double chaîne qui enserrait les pieds dans son étroite prison de fer.

Voilà ce qui existe au dix-neuvième siècle, dans un pays civilisé. Ce peuple qui a pris la Bastille — parce que la Bastille était une prison d'Etat — laisse quatre-vingt-deux ans après subsister la torture d'Etat. Ah! oui, on parlera de discipline, on jettera les grands mots d'ordre et d'obéissance passive; on fera peut-être pression sur l'esprit des sots humains, mais non sur l'esprit des gens de cœur. Si l'on ne doit, du reste, obtenir une armée disciplinée qu'à l'aide de tels moyens, n'ayons pas d'armée du tout. La patrie veut des défenseurs, elle repousse les bourreaux. L'armée, dit-on, est la gardienne de nos libertés. Et les casernes ne sont que d'immenses geôles avec un régime inconnu aux prisons. Pour sauvegarder nos libertés, on crée un état d'esclavage. Il s'est formé une Société française contre la vivisection. Les présidents en sont Victor Hugo et Alphonse Karr. Leurs sentiments sont louables. Songer aux chiens écorchés, c'est bien, mais songer aux hommes qu'on torture serait mieux. Je soumetts cette idée aux humanitaires. Il existe des punitions ignobles: le peloton de chasse dans l'armée de terre, le fer dans l'armée de mer; que les hommes ayant souci de la vie humaine se liguent contre le caporal Bridou et le colonel Ramolot et qu'ils forment une Société française contre la torture militaire. C'est assez que les lois obligent durant cinq ans des citoyens libres à faire des esclaves, sans que des règlements barbares fassent de ces esclaves des martyrs.

MADAME P. K. O. C'était par un gai matin d'avril, en l'avril de mes ans, à Paris. Je suivais une dame. Une dame! Oh! oh? Une dame, oui, — mais, comme dit l'Evangile selon saint Jean: Qui sine peccato est primum mittat lapidem. En français: Que celui qui n'a jamais suivi une dame, avec des pensées... gracieuses dans la tête, me jette le premier moellon. Je suivais donc une dame, par un gai fin d'avril, en l'avril de mes ans, et mille choses charmantes gazouillaient dans mon esprit, tandis que, telle une doctile palette de fer, j'étais attiré par ce joli aimant féminin qui trotinait devant moi. Je recommande aux hommes sages, à ce propos, de ne jamais fixer leurs regards sur les talons d'une dame qui file devant eux. Dans un talon de bottine, sculpté comme un objet d'art, luisant comme un œil noir, il y a la perte d'un homme. Or, le talon de la fine créature derrière laquelle je marchais avec une émotion grandissante de minute en minute, était luisant comme un œil noir, sculpté comme un objet d'art; bref, c'était un talon subversif de toute morale. Le talon en question était accompagné d'aillères, de tout ce qui constitue une jolie femme. Je pense que l'on m'épargnera la description de la belle inconnue. Que chacun de vous, messieurs, se représente la personne qu'il a suivie avec le plus de plaisir, un gai matin d'avril, en l'avril de ses ans, et ce sera comme s'il apercevait la dame dont je parle en ce moment. Il verra distinctement alors les courbes et les ondulations d'une robe faite à souhait pour le plaisir des yeux (Renéon); et les chers petits cheveux frisés que la brise caresse entre un faux-col blanc et un chignon massif, sur une nuque délicate, lui apparaîtront soudain aussi. Et il sera ravi rétrospectivement. Donc, je suivais une dame adorable de pied en cap, et ceci se passait à Paris, dans l'étruite rue Jean-Jacques Rousseau, où l'on vend tant de chapeaux retapés. L'air était vil, Les nez féminins étaient glacés ça et là.

J'étais fâché. Je ne voulais plus avoir rien de commun avec cette dame si prompte à la réplique. Et pourtant j'avais le cœur vide. La nature à horreur du vide, disaient les anciens physiciens. Mais si un plat vide une bourse vide et un verre vide sont des objets bien faits pour inspirer de l'horreur à la nature en général, quelle horreur la nature en particulier doit-elle éprouver pour un cœur vide? Tel était mon cœur. J'avais horreur du vide de mon cœur. Ce vide je voulais le combler. C'est pourquoi, nourrissant un fol espoir, j'avais suivi cette dame par un gai matin d'avril, en l'avril de mes ans, dans la rue Jean-Jacques Rousseau, où l'on vend tant de chapeaux retapés. Comme je ruminais la réponse cruelle de mon inconnue, le billet que j'avais ramassé et que je tenais machinalement entre les doigts me revint à l'esprit, et machinalement je le dépliai, au lieu de le jeter au loin comme j'en avais eu d'abord l'intention. Je lus donc ce billet. Il ne contenait qu'une adresse: Madame P. K. O., poste restante. — Ah! vous faites la rencherie, madame P. K. O., dis-je avec ironie, et vous vous faites adresser des lettres aux initiales, poste restante, et, qui plus est, vous allez les chercher vous-même, si j'en crois notre rencontre rue Jean-Jacques Rousseau, à deux pas de l'administration centrale des postes. Ah! madame P. K. O., ah! c'est bien mal!!! Il est surtout bien mal à vous de repousser par des mots railleurs les jeunes hommes qui veulent vous rendre des services. Ah! madame P. K. O., si j'étais indiscret, si j'étais méchant! si j'en étais pas un galant homme, en un mot, j'userais du secret que cette adresse met entre mes mains, et... Mais, non, je serai un galant homme. Je fus un galant homme pendant trois jours. Le quatrième, aiguillonné par mes souvenirs, et pensant sans cesse au talon de mon inconnue, aux courbes et ondulations de sa robe séduisante; bref, ayant plus que jamais horreur du vide, je voulus retrouver les traces de madame P. K. O. — Qui sine peccato est, primum mittat lapidem! Je fus un monstre. J'envoyai une dame de mes amies, qui ne m'était plus rien, à la poste restante, avec mission de demander au guichet une lettre aux initiales P. K. O.

Les nez féminins étant glacés, on voyait fréquemment les propriétaires de ces nez tirer leurs mouchoirs et se le passer, ça et là, sur le bout rosé de cet organe qui est comme un trait d'union vivant entre les femmes et les fleurs. La dame que je suivais tira tout à coup de sa poche un mouchoir à pointe garnie comme un billet de banque, mais garni d'une large marge de dentelle. En l'extrayant de sa retraite, elle fit tomber à ses pieds, sans s'en apercevoir, un petit morceau de papier plié en deux. Je me précipitai aussitôt sur ce papier, et, en le dépliant, je vis: — Ma dame, vous perdez quelque chose! La dame se retourna, me regarda du haut de ses yeux parfaits de forme et de couleur, et me répondit sèchement: — Vous perdez votre temps, Monsieur. Merci! Mort de ma vie! pensai-je. Puis, j'ajoutai à haute voix: — Mais, Madame, je vous assure que venez de perdre...

— Oui, monsieur, répliqua la dame avec un sourire plein d'un écrasant mépris (et j'étais écrasé du reste), oui, monsieur. Et permettez-moi de vous dire, en employant une langue qui n'est pas la mienne, que « je la connais ». — Vous la... — Oui, monsieur, je la connais? Ce papier que vous m'offrez, poursuivit la dame, et papier, c'est une feuille de votre carnet sur laquelle vous venez d'écrire un mot aimable à mon adresse, et vous espérez que je vais le lire... Non, Monsieur, je la connais. Merci! Et détournant la tête, la dame reprit sa course d'un air plus méprisant qu'auparavant, avec des attitudes de Diane offensée: — Mort de ma vie! repensai-je. Rendez donc service aux gens! Puis après une seconde d'abattement bien excusable chez un honnête homme qui voit méconnaître la seule bonne pensée qu'il ait peut-être pu avoir, je tournai les talons, et je me mis à marcher dans une direction diamétralement opposée à celle que je suivais l'instant d'avant. J'étais fâché. Je ne voulais plus avoir rien de commun avec cette dame si prompte à la réplique. Et pourtant j'avais le cœur vide. La nature à horreur du vide, disaient les anciens physiciens. Mais si un plat vide une bourse vide et un verre vide sont des objets bien faits pour inspirer de l'horreur à la nature en général, quelle horreur la nature en particulier doit-elle éprouver pour un cœur vide? Tel était mon cœur. J'avais horreur du vide de mon cœur. Ce vide je voulais le combler. C'est pourquoi, nourrissant un fol espoir, j'avais suivi cette dame par un gai matin d'avril, en l'avril de mes ans, dans la rue Jean-Jacques Rousseau, où l'on vend tant de chapeaux retapés. Comme je ruminais la réponse cruelle de mon inconnue, le billet que j'avais ramassé et que je tenais machinalement entre les doigts me revint à l'esprit, et machinalement je le dépliai, au lieu de le jeter au loin comme j'en avais eu d'abord l'intention. Je lus donc ce billet. Il ne contenait qu'une adresse: Madame P. K. O., poste restante. — Ah! vous faites la rencherie, madame P. K. O., dis-je avec ironie, et vous vous faites adresser des lettres aux initiales, poste restante, et, qui plus est, vous allez les chercher vous-même, si j'en crois notre rencontre rue Jean-Jacques Rousseau, à deux pas de l'administration centrale des postes. Ah! madame P. K. O., ah! c'est bien mal!!! Il est surtout bien mal à vous de repousser par des mots railleurs les jeunes hommes qui veulent vous rendre des services. Ah! madame P. K. O., si j'étais indiscret, si j'étais méchant! si j'en étais pas un galant homme, en un mot, j'userais du secret que cette adresse met entre mes mains, et... Mais, non, je serai un galant homme. Je fus un galant homme pendant trois jours. Le quatrième, aiguillonné par mes souvenirs, et pensant sans cesse au talon de mon inconnue, aux courbes et ondulations de sa robe séduisante; bref, ayant plus que jamais horreur du vide, je voulus retrouver les traces de madame P. K. O. — Qui sine peccato est, primum mittat lapidem! Je fus un monstre. J'envoyai une dame de mes amies, qui ne m'était plus rien, à la poste restante, avec mission de demander au guichet une lettre aux initiales P. K. O.

Je voulais connaître le nom du correspondant de madame P. K. O. J'espérais saisir ainsi un des bouts du fil du labyrinthe.

CONCOURS AU FUSAIN

EDMOND ABOUT

Homme gros, esprit fin, Edmond About est un lorrain, traité à Dieu quelquefois, à son prochain, jamais.

SILHOUETTE

FRANCINE SATHONAY

Une Bourguignotte. La brune est du pays du vin. Au reste, rien de saillant, une ébauche de petite bourgeoise qui a dévié.

Triomphantes moustaches quelque courcandide. Des militaires près des yeux bleus : ça doit faire réfléchir les mères.

CANCANS ET POTINS

Dimanche, à Charbonnières, toute la vieille garde s'était donné rendez-vous, « les grands-mama », comme on les appelle.

TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES

Concert Bellecour. — Tout passé, tout lasse, ici-bas. Les fêtes du vendredi n'ont même plus le don d'attirer nos charmantes horizontales.

La mignonne Fernande portait un fort joli costume gris foncé garni de velours noir, elle se promenait en compagnie de sa nouvelle amie Marie Planchette.

LA BAVARDE

Notre toute charmante horizontale Mathilde de Bellecour est restée assise à la maison dorée pendant toute la durée du concert, elle était en noir.

TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES

Concert Bellecour. — Tout passé, tout lasse, ici-bas. Les fêtes du vendredi n'ont même plus le don d'attirer nos charmantes horizontales.

Nous avons remarqué, à la musique de Bellecour, Mme Devoyon, l'excellent artiste du Gymnase que M. Albert Dalour va nous présenter très prochainement.

LA BAVARDE

Elisa Béliand ne sort plus avec Li-sette, la petite chienne est remplacée par Marie la couturière, l'amie de la grosse Louise Simonin.

TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES

Concert Bellecour. — Tout passé, tout lasse, ici-bas. Les fêtes du vendredi n'ont même plus le don d'attirer nos charmantes horizontales.

Céline Decury! est dans une déche profonde, sa modiste la poursuit. Aussi assure-t-on, que bientôt elle reprendra la sacochette et le tablier qu'elle a maintes fois illustrés.

LA BAVARDE

Notre élégante et jolie Julie connue dans le demi-monde sous le nom gracieux de Bibiche, a quitté son appartement de la rue du Commerce pour se retirer des affaires.

TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES

Concert Bellecour. — Tout passé, tout lasse, ici-bas. Les fêtes du vendredi n'ont même plus le don d'attirer nos charmantes horizontales.

Est-ce que ces messieurs de la Valbonne sont peu généreux, que la grande Irma qui y va pourtant bien souvent ne réussit pas à payer ses dettes?

LA BAVARDE

Notre élégante et jolie Julie connue dans le demi-monde sous le nom gracieux de Bibiche, a quitté son appartement de la rue du Commerce pour se retirer des affaires.

TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES

Concert Bellecour. — Tout passé, tout lasse, ici-bas. Les fêtes du vendredi n'ont même plus le don d'attirer nos charmantes horizontales.

Each block continues with similar text, alternating between 'LA BAVARDE' and 'TOILETTES DE NOS DEMI-MONDAINES' sections, describing various scenes and characters.



